

COMMENT COMPRENDRE ET APPRÉCIER LA PEINTURE CHINOISE ?

C'est une bonne question que, j'imagine, beaucoup d'entre nous se sont posée en arrivant à Singapour, petite porte d'entrée vers le continent asiatique et vers la Chine en particulier. Je me suis aussi interrogée et ai trouvé quelques clés de lecture et de compréhension.

L'œil habitué à la peinture à l'huile, plus rigolo que la peinture à l'eau, aux bonnes perspectives de l'ami Léonard, aux explosions jaunes de Van Gogh et même aux bons gros tas de rouge de Mark Rodko, je suis en effet restée perplexe devant les traits d'encre noire, tirant sur le gris, devant les petits oiseaux piaillant sur leur branche de cerisiers et devant les montagnes embrumées derrière une rivière. J'ai donc décidé de voir où était la différence entre la peinture occidentale et la peinture chinoise en apprenant à peindre à l'occidentale et à la chinoise, partant de l'hypothèse que « ça rentre parfois mieux avec les mains qu'avec le cerveau ».

Et l'affaire a en effet été assez physique...

Tout a commencé par un mois de silence : inscrite à un cours de peinture occidentale donné à la Nanyang Academy of Fine Arts, excellente formation au demeurant, j'ai dû attendre un mois complet avant que mon professeur singapourien de peinture à l'huile daigne me dire un mot. Depuis nous sommes copains comme cochons, si j'ose dire, et il me tape dans le dos en expliquant « we don't use the same colors ». Et c'est vrai : quand mes amies singapouriennes utilisaient du rose et du violet, je gribouillais en vert et bleu. J'en ai déduit ma règle numéro 1.

Règle 1 : Pour peindre de façon asiatique, mieux vaut utiliser du rouge, du jaune et du rose. Basique mais efficace.

En parallèle à cette enseignement de la peinture occidentale, j'étudiais, avec deux françaises qui se reconnaîtront, la peinture chinoise avec un maître du genre, singapourien, comme mon professeur de peinture à l'huile (car pour comparer deux situations, il faut avoir un environnement similaire, me disait ma prof. de Sciences Naturelles. Je choisis donc deux professeurs de même nationalité et culture pour enseigner deux techniques différentes).

Effectivement, hormis ce détail de nationalité, tout était différent : j'ai peint ma première croûte à l'huile en deux heures et ai passé plusieurs mois à essayer de faire la tige du bambou, symbole par ailleurs d'endurance et de force, j'en avais besoin.

Règle 2 : Pour peindre à la chinoise, peindre d'abord 3 mois de bambous, ça donne de l'endurance, et assouplit le poignet. Le coup de bambou, la tendinite du peintre débutant ?



Les Monts Huang | Hongren (1610-1663) | Encre et couleur | Musée impérial de Pékin,



La souris | Peter Cheng | Encre



Bambou sous la brise | Hsu Wei (1521-1593) | Encre

Quatre mois plus tard, j'ai évolué : en peinture à l'huile, des oranges et pommes aux potiches et en peinture chinoise, du bambou au lotus (symbole essentiel des vérités du Bouddha). La vraie vie allait commencer, je m'éveillais.

Constamment, mon professeur de peinture à l'huile me conseillait de me décontracter les épaules et celui de peinture chinoise me harcelait pour sentir le Chi, l'énergie, descendre au plus profond de mon corps... jusqu'aux orteils... je vous laisse imaginer.

Règle 3 : Les peintures chinoises et occidentales ont ceci en commun : il faut rester cool et zen, personnellement je suis plus cool que zen. Je viens même d'acquérir le grade cool kiwi étoilé sur Facebook, serait-ce les bienfaits du Chi ?

Puis, je jubilais dans mon cours de peinture occidentale, nous attaquions la perspective, et désespérais dans la peinture chinoise, je massacrais des petits moineaux et ne voyais que des montagnes plates. J'ai conseillé à mes amies singapouriennes de chercher les points de fuite et de se plonger dans les tableaux de la Renaissance et, appliquant ce conseil à moi-même, j'ai feuilleté les peintures de Chu Ta (1626-1705) le génie du trait suivant François Cheng, ou comment j'ai découvert la règle numéro 4.

Règle 4 : On fait tous de la perspective mais on n'a pas la même méthode. Nous, occidentaux, avons besoin de traits bien droits, de points de fuite, de lignes, nos amis chinois utilisent les nuances de gris à perte de vue, et les épaisseurs des traits, oubliant l'unicité du point de fuite. Finalement, regarder un tableau chinois, c'est comme utiliser plusieurs champs visuels, imaginer avec son esprit de voir la même scène sous différents angles. Une fois le regard habitué, admirer un paysage peint revient à « faire un voyage en restant allongé sur son lit » (proverbe chinois).

Toujours concentrée sur mes problèmes de perspectives en peinture chinoise, j'ai vu surgir deux énormes difficultés techniques : comment voir les nuances de gris ? (problème résolu depuis par une observation attentive) et ensuite comment recréer ces nuances et les traduire en effet de perspective avec seulement de l'encre et de l'eau ? Pour être honnête, je patine encore...

Huit mois plus tard, nous avons quitté l'huile pour passer à l'aquarelle et l'Occident a rencontré l'Orient un lundi après midi à 14h43 lorsque mon professeur de peinture occidentale m'a envoyée, devant tout le cours studieux et silencieux, un très autoritaire « do not use your brush as a chinese brush ». All right Sir... Il m'a donnée la règle numéro 5.

Règle 5 : « Tu tiendras ton pinceau chinois à poils de mouton ou de chèvre de très haut et fera tourner ton poignet pour atteindre la grâce et l'élégance, tu serreras ton pinceau à poils d'oreilles de bœuf en essayant de ne pas trembler pour faire une délicate aquarelle. Dans les deux cas, contrôle ton niveau d'eau... trop d'eau fait gonfler le papier de riz et dégouline sur le papier aquarelle. »

Parvenue enfin à dessiner un moineau, des souris, un chat, un papillon, bref un vrai bestiaire au milieu des bambous, encore et toujours des bambous (à défaut de pouvoir peindre le moindre lotus, cette fleur me résistait de façon permanente), il fallut attaquer le problème de la composition. De son côté, mon maître de l'huile m'assenait « you must master composition », yes I know, it's the same in Chinese painting. Fatale erreur !!!!

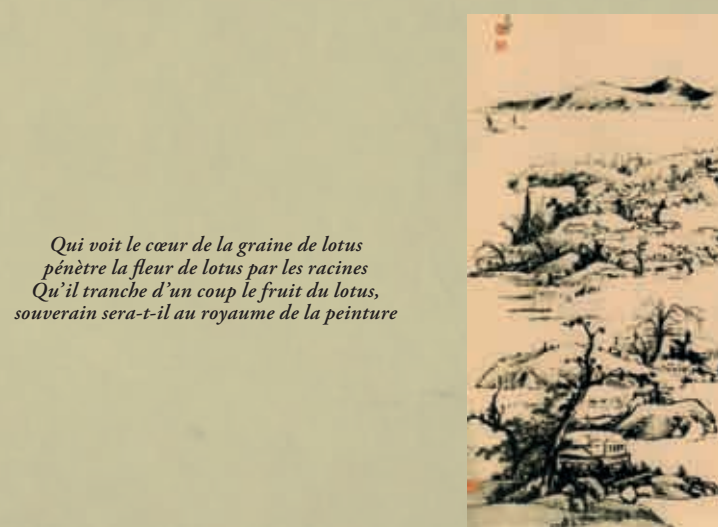
Règle 6 : Tout est là, dans la composition : la peinture occidentale est pleine, aucun espace n'est laissé à l'abandon, la couleur, la texture envahissent le support, on remplit les blancs alors que dans la peinture chinoise, tout est affaire de vide. Le vide laisse passer l'énergie, le blanc est celui du papier, et tout l'art réside dans la gestion de cet espace laissé ouvert et dans l'énergie du trait qui traduira la vitalité du sujet.

Quand le peintre occidental met en place ses formes, telles des masses solides, imagine ses points de fuite, et commence peut-être à penser aux couleurs, le peintre chinois médite en frottant son encre, la méditation peut durer des heures. Il cherche à capter l'essence de son sujet, à voir ce que la montagne va lui dire, à voir avec les yeux de son esprit. Ensuite vient le trait et l'énergie qui en résulte et le tableau s'exécute en un temps record. De son côté le peintre occidental attend que la première couche sèche.

Personnellement, en attendant d'avoir l'inspiration du trait, je recopie mes bambous, méditant sur ce proverbe chinois donné par mon professeur de peinture à l'huile : « derrière la montagne que tu vois, il y a toujours une montagne plus haute. » La maxime pourrait faire une excellente illustration nécessaire à toute bonne peinture chinoise, suivant la règle numéro 7, chiffre magique en Occident et en Orient ...

Règle 7 : mieux vaut s'initier au chinois, puisque la peinture va de paire avec le sceau de l'artiste et/ou avec le petit poème philosophique.

Mon chemin vers la sagesse est encore long, si j'en crois Chu Ta :



*Qui voit le cœur de la graine de lotus
pénètre la fleur de lotus par les racines
Qu'il tranche d'un coup le fruit du lotus,
souverain sera-t-il au royaume de la peinture*

*Demeures au bord de l'eau
Chu Ta (1626-1705) | Encre*

Texte : Hélène Gaborit